

dois, les Albigeois rappelèrent à l'église qu'elle ne vivrait jamais sans combat. Vinrent Wicléf et Jean Hus, prédécesseurs de la réforme. La réforme parut ; et l'on ne peut plus donner la nomenclature ni le nombre des hérésies. Les premiers réformés avaient voulu conserver le dogme de l'Incarnation et de la divinité de Jésus-Christ ; mais de quel droit ? Les Sociniens, plus logiciens et plus conséquens, le nièrent en 1546. Le christianisme ne fut plus pour eux qu'un vain nom. Un grand nombre de protestans modernes et les rationalistes bibliques ont accepté, dépassé de beaucoup le socinianiisme par l'audace et la licence de leurs opinions. Pour eux, Jésus-Christ n'est qu'un homme, un sage comparable à Platon, Socrate, Zoroastre, Confucius, ou même Mahomet. Le christianisme a ses mystères, son merveilleux surnaturel et divin, comme les autres religions eurent les leurs ; ce sont des formes et des mythes ; au fond, toutes les religions sont les mêmes ; l'humanité en travail les transforme par ses progrès. Si on demande au rationalisme ses preuves, il ne daigne pas répondre. Il lui suffit de régner du haut de sa libre pensée, il ne veut relever que de sa raison prétendue. Une ou deux fois on voulut nier l'existence même historique de Jésus-Christ : on a reculé confus. Est-ce assez ? Oui, vraiment ; car on a tout nié, tout l'homme et tout le Dieu. Et chose étrangement déplorable, on a tout nié en Jésus-Christ pour nier et rejeter, quoi ? des bienfaits. On a nié son corps immolé pour nous, sa volonté libre sacrifiée pour nous, sa divinité manifestée pour nous instruire et nous sauver. De Jésus-Christ l'homme ne veut rien tenir ; de tout autre il accepte volontiers. De l'Eglise aussi on ne veut rien ; on repousse, on dédaigne tout, son enseignement, ses traditions, sa science. Sur toute autre question, on consulte des hommes spéciaux : en fait de christianisme, sur la question de la divinité de Jésus-Christ, on se gardera bien d'écouter l'Eglise, ses pontifes, ses docteurs, ses saints, ses héros et ses conciles. Ils ne pèsent rien dans la Balance, et l'on va s'abreuver à des sources empoisonnées. On suit en esclave les théories arbitraires d'esprits insensés ; ou bien l'on rêve soi-même : grande et triste occupation de nos jours. On foule aux pieds cette autorité séculaire de l'Eglise, si majestueuse et si sainte. Nous sommes donc réduits à écouter l'erreur ; heureusement qu'elle est forcée de nous enseigner la vérité.

2<sup>o</sup>. L'erreur qui s'attacha sous toutes les formes à dénaturer, à nier l'Incarnation divine, prouve réellement ce mystère. Elle prouve évidemment ce qu'elle ne nie pas, malgré sa haine. Les premiers hérétiques, en niant l'humanité réelle de Jésus-Christ, démontrent sa divinité, qu'ils n'osent pas révoquer en doute, parce qu'elle leur était démontrée. Elle était pour eux un fait surnaturel, mystérieux, tant que vous voudrez, mais un fait attesté, prouvé, inattaquable. L'hérésie prouve encore ce qu'elle nie : en effet, elle attaque parce que l'on croit ; elle constate donc comme admis et cru avant elle ce qu'elle veut renverser. Au premier, au second siècle, l'hérésie s'insurge contre la divinité de Jésus-Christ ; donc alors, et dès l'origine par conséquent, le christianisme avait pour dogme fondamental la divinité du Sauveur, le mystère du Dieu homme. On entendait ainsi les Ecritures ; les faits et les monumens contemporains disaient déjà : Jésus-Christ est Dieu. L'hérésie est une blessure dont la cicatrice demeure comme trophée et signe de victoire. Elle inprime sa main brûlante dans le combat et disparaît. La